

L'HÔTÂ



L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois d'Ajoie

L'HÔTÂ N° 32

ASPRUJ - 2008

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

*Elle veille à la conservation de la culture traditionnelle et populaire, dont les différentes formes comprennent:
la langue, la littérature, la musique, la danse, la mythologie, les rites, l'architecture, les arts, l'artisanat,
les jeux, les coutumes (UNESCO 1989)*

ASPRUJ

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Comité

Président:

Pierre Grimm
8, rue des Granges
2800 Delémont
Tél. 032 422 87 83
Adresse internet:
pierre_grimm@bluewin.ch

Secrétaire:

non repourvu

Fichier et librairie:

Marie Lopinat
2, Le Génévri
Case postale 148
2950 Courgenay
Tél. 032 471 10 70
Adresse internet:
jemalo@swissonline.ch

Chargée de L'Hôtâ:

Monique Lopinat-Rebetez
3, Sur-chez-Poisat
2853 Courfaivre
Tél. 032 426 13 93
Adresse internet:
lopinat@sysco.ch

Caissier :

Fiduciaire Bruno Henz et Fils Sàrl
20, rue Briscol,
2853 Courfaivre

Membres:

Gérard Aubry
22, rue Saint-Hubert
2340 Le Noirmont
Adresse internet:
g.s.aubry@bluewin.ch

André Bessire
46, Grand-Rue
2603 Péry
Tél. 032 485 12 13
Adresse internet:
fbessiresa@vtxnet.ch

Charles Cattin
Le Champé
2826 Corban
Tél. 032 438 87 81
Adresse internet:
ch.cattin@bluewin.ch

Jean-Paul Prongué
44, rue de Courgenay
2942 Alle
Tél. 032 466 87 63

René Racordon
5, Champ-des-Rochets,
2952 Cornol
Tél. 032 422 64 61
Adresse internet:
r_racordon@hotmail.com

Membres du comité de rédaction:

Monique Lopinat-Rebetez,
Courfaivre
Pierre Grimm, Delémont
Jean-Paul Prongué, Alle
Jean-Louis Merçay, Porrentruy

Mise en pages:

Hélène Boegli, Movelier

L'ASPRUJ est membre fondateur de:

- Le Musée rural des Genevez
- L'Association pour la sauvegarde de la Baroche
- L'Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPs)

SOMMAIRE

L'ASPRUJ s'offre un nouveau logo	4
par le comité de l'ASPRUJ	
Présentation	5
par Monique Lopinat-Rebetez	
Ouvrir les yeux	7
par Jean-Paul Prongué	
Le rat-de-cave, de la mèche au bougeoir	13
par Serge Turberg	
Manufacturiers de l'horlogerie	25
par Laurent Barotte et Françoise Girardin-Boillat	
Les Bourquin et la scierie de Sonceboz-Sombeval	49
par Bernard Romy	
Le Café du Soleil à Saignelégier	61
par Pascale Stocker	
Construire un orgue de ses mains.....	69
par Jean-Louis Merçay	
Un mur en attente	77
par Léo Biétry	
Les bâtiments Rippstein à Delémont	91
par Monique Lopinat-Rebetez	
Cette nuit-là, conte de Noël.....	99
par Henri Guillemain	

Couverture: Bougeoir rat-de-cave, Musée Chappuis-Fähndrich, Develier. Photo Nadia Gagnebin.

L'Hôta est publié par l'Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ).

La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.

La responsabilité des articles incombe aux auteurs.

Prix du numéro: Fr. 25.–



L'Aspruj s'offre un nouveau logo...

et un site internet www.aspruj.ch

Trente ans de travail pour un patrimoine bâti de qualité, des milliers d'heures bénévoles, une petite dizaine d'ouvrages spécifiques, 32 numéros de *L'Hôtâ* rassemblant plus de 300 articles et presque autant d'auteurs, l'ASPRUJ se fait connaître au-delà des 650 membres qui la soutiennent.

Le site mis en ligne ces tout prochains jours aidera grandement l'association dans ses tâches qui sont

- d'informer le public sur la nécessité de protéger les bâtiments et les sites du monde rural jurassien afin d'éviter des mutilations durables, souvent irréversibles,
- de conseiller les propriétaires dans leurs projets de construction et de rénovation,
- d'intéresser les jeunes générations à la richesse de leur patrimoine et au maintien de la qualité des paysages.

L'ASPRUJ est active sur le terrain, dans le canton du Jura, en surveillant les projets de construction et de rénovation publiés dans le Journal officiel. Travaillant main dans la main avec Patrimoine Suisse, section Jura, elle examine les projets situés en zone centre ancien ou en zone agricole. Elle constate que la qualité architecturale et le patrimoine bâti se détériorent dans notre canton. Il y a plusieurs raisons à cela :

- la qualité souvent médiocre des projets soumis aux communes et au Service cantonal des permis de construire;
- le manque de qualification des auteurs de projets (il n'est pas nécessaire de jouir d'une quelconque compétence en matière d'architecture pour présenter un projet) ;
- le laxisme de certaines communes en matière de petit permis ;
- le manque de suivi et de surveillance des projets en cours de réalisation.

Soucieuse de développement durable, l'association mise sur le «capital environnemental et paysager» qui fait justement le succès d'une région comme la nôtre. Grâce à ses activités et à sa publication, elle espère toucher un public de plus en plus large, attentif à son patrimoine et à son environnement.

Le comité de l'ASPRUJ

Ce printemps, les lecteurs de notre publication recevaient une invitation à répondre à un petit sondage concernant notamment leurs attentes en matière de contenu rédactionnel.

Des réponses qui nous sont parvenues, nous n'avons pu déceler que deux éléments véritablement significatifs. Le premier, que nous enregistrons avec plaisir mais sur lequel nous ne nous étendrons pas, est que le taux de satisfaction face à notre revue, son contenu et sa présentation est très élevé. Le second consiste en la variété des sujets traités que nos lecteurs semblent apprécier. L'idée de publier à chaque fois un récit est unanimement saluée.

Le présent numéro tient compte de ces éléments, tout en restant fidèle à une cause toujours actuelle : la sauvegarde d'un patrimoine vivant et, d'une certaine manière, intégré à notre

temps. Vous y découvrirez donc des articles traitant de sujets très divers, qui ont parfois réuni plusieurs intervenants.

Nous espérons combler l'attente de nos lecteurs amoureux de belles histoires et sommes certains qu'ils prendront plaisir à lire le récit méconnu que leur narre Henri Guillemin, un conte sur les préjugés et l'intolérance, des sujets sans âge. Nous n'avons malheureusement pas trouvé de renseignements précis sur la genèse de cette histoire et aurions été curieux de savoir comment le grand auteur et conférencier français s'était intéressé à ces – imaginaires ? – personnages des Franches-Montagnes. Les illustrations de ce récit sont de Céline Froidevaux, qui est la première à répondre à un souhait de la rédaction, celui d'ouvrir chaque année ses colon-

nes à un jeune artiste régional désireux de nous dévoiler ses talents.

L'article de Pascale Stocker sur le Café du Soleil et celui de Serge Turberg consacré à un drôle de bougeoir, le rat-de-cave, sont, dans une certaine mesure, construits sous la forme de récits. Les amateurs d'histoire – cette fois-ci sans « s » – liée à des bâtiments patrimoniaux apprécieront les pages écrites par Bernard Romy (la scierie de Sombeval) et Léo Biétry (la Villa et l'entrepôt Rippstein à Delémont).

Enfin, tous les passionnés de montres et de pendules trouveront certainement de l'intérêt à découvrir le travail des manufacturiers de l'horlogerie, ceux d'il y a cinquante ans et ceux d'aujourd'hui.

Bonne lecture!

Monique Lopinat-Rebetez
Rédactrice responsable

Ouvrir les yeux

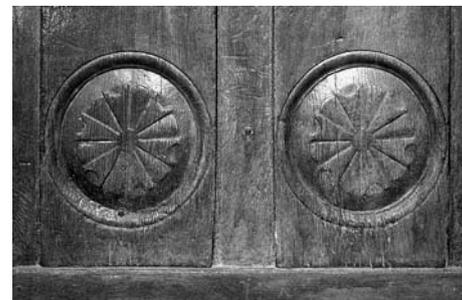
Portes et fenêtres

Pendant plusieurs millénaires, le plan des maisons rurales n'a guère varié. Les gens cohabitaient dans une pièce unique, avec de rares animaux. Au XVI^e siècle, l'emploi de la pierre progresse et on distingue la cuisine et le «poille» contigu, désormais séparés du «rural». Il n'y a généralement qu'une porte et les fenêtres sont minuscules, sans verrerie. Plus tard, on ajoute un étage et créant une chambre pour les garçons et une autre pour les filles, les parents dormant dans le «poille», qui sert souvent d'atelier. Les fenêtres se multiplient et s'agrandissent. Portes et fenêtres renseignent sur la fortune du propriétaire, et elles sont imposées comme telles sous la Révolution. Humbles ou élégantes, ces portes ont été remplacées, depuis les années 1920, par des pièces banales fabriquées en quantités industrielles. Celles qui ont subsisté n'en sont que plus attachantes.

Cœuve

De par sa situation et son terroir, le village de Cœuve est très propice à l'agriculture. Nombre de maisons paysannes du XIX^e siècle, solides, bien bâties et de dimensions imposantes, témoignent de l'aisance des «cultivateurs» d'autrefois. Après 1830, ces propriétaires accordent une certaine importance à l'aspect esthétique

de leur demeure. A Cœuve, un habile artisan local décorait les portes d'entrée des fermes en sculptant, dans la partie inférieure du battant, une fleur stylisée. Encore communes il y a quelques années, ces belles portes en bois, typiques de ce village, sont devenues rares. Elles ont été remplacées par des objets standards, encore enlaidis par des «abris» maçonnés.





Bressaucourt

Dans les villages moins favorisés que celui de Cœuve, la tendance à vouloir orner les demeures paysannes est également sensible, même si les réalisations sont plus modestes. En Haute-Ajoie, les bâtisseurs du XIX^e siècle embellissent leurs portes de grange. Le haut de ces ouvrages, en-dessus des battants, est formé de planches rainurées déployées en forme de rayons de soleil levant. Durant les mobilisations de guerre, ces planchettes ont été peintes alternativement en rouge et en blanc pour affirmer le patriotisme de la paysannerie. Visibles également dans le Pays de Montbéliard, ces portes sont aujourd'hui très rares. Les granges ont été transformées en garages ou en appartements. L'exemplaire représenté ici se trouve à Bressaucourt.

Histoire de feu, de fer et de vin

Le rat-de-cave : de la mèche au bougeoir

Le rat-de-cave est avant tout une mèche d'éclairage, plus précisément une bougie mince et longue, enroulée sur elle-même dont on se sert pour éclairer une cave. Présent dans chaque maison et connu chez nous sous le nom de «pivate», ce luminaire primitif était utile au quotidien, et pas uniquement à la cave¹. Certains bougeoirs, spécialement conçus pour ce genre de mèches ont, par extrapolation, pris le nom de rats de cave, principalement en Bourgogne. Que le puriste me pardonne: bien que chez nous l'appellation «rat-de-cave» ne soit ni ancienne ni usitée pour un porte-mèche ou un porte-bougie, (on appelait la plupart du temps le bougeoir, quelle que soit sa forme, «la bougie»), j'ai pris ici l'option d'appeler «rat-de-cave» tout engin comprenant une mèche grasse pouvant être allumée, conformément à la terminologie

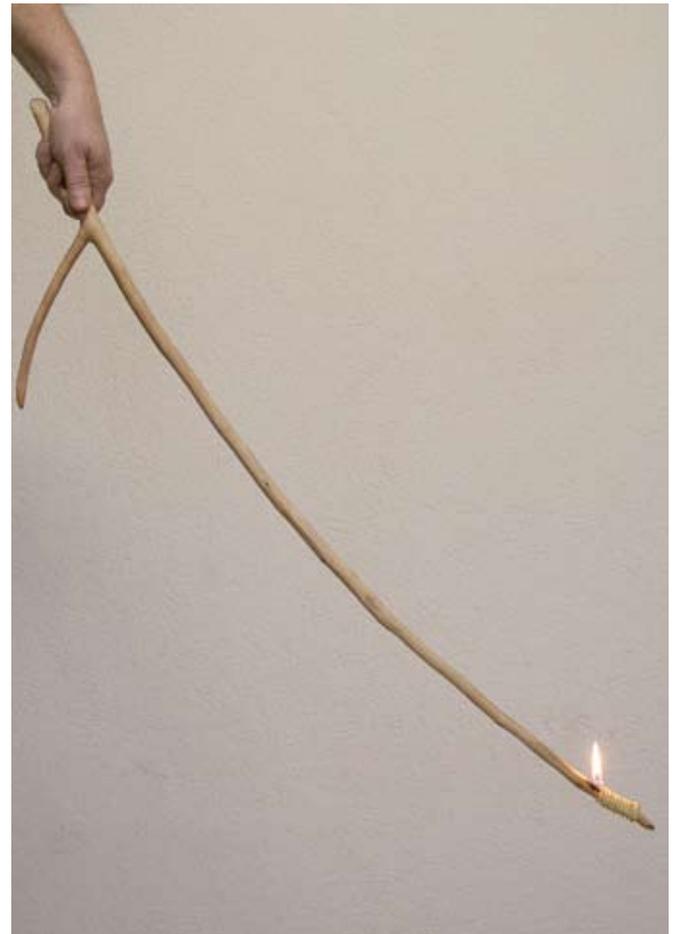
utilisée couramment en Bourgogne, d'où l'objet forgé présenté ici est originaire. Mais venons-en aux déclinaisons de ce fameux «rat-de-cave».

On appelle rat-de-cave, vers l'an mil, une simple verge de bois ou de fer, d'environ 70 à 90 cm de long, sur laquelle venait s'enrouler une bougie filée, ou plutôt une mèche de lin ou de coton baignée dans de la cire. En voyant l'objet et par simple déduction, nous pourrions définir que l'origine du mot «rat-de-cave» provient du muridé et de sa longue queue. Il serait cependant difficile de prouver

que le mot rat écrit comme le nom de l'animal n'ait pas dévié de sa trajectoire initiale, qui aurait pu être alors «ras de cave», désignant la partie basse de la cave².



Rat de cave ou «pivate», une mèche baignée dans la cire...



... qu'on a ensuite enroulée autour d'une baguette de bois ou de métal.

A la cave ...

Notre bougeoir bien en main, c'est donc dans la cave qu'il faut se rendre, et plus précisément dans celle du vigneron, là où, dans une nuit presque totale, sont alignés les précieux fûts de chêne. A l'intérieur des barriques, c'est encore l'effervescence. Des milliers de petites bulles viennent éclater à la surface du liquide : c'est la fermentation par oxydation, qui change le sucre du raisin en alcool. Et c'est ici que va naître le vin. Cette transformation va créer une certaine quantité de gaz carbonique, le CO₂. Le gaz inodore et incolore, plus lourd que l'air, va donc s'écouler naturellement en s'échappant des tonneaux et se répandre sur le fond de la cave. C'est pour cette raison que le sol est généralement fait de terre battue et construit légèrement en pente, de sorte que le gaz puisse pénétrer dans la terre sans risque d'asphyxie pour l'homme.

A l'aide de cette simple baguette sur laquelle s'enroulait une mèche grasse dont la flamme était dirigée vers le bas, le vigneron pouvait contrôler deux choses primordiales : la qualité de l'air dans la cave et le processus de fermentation du vin dans le tonneau. Si le niveau du gaz carbonique était élevé, la petite flamme privée d'oxygène se mourait jusqu'au point de s'éteindre. Il fallait donc rebrosser chemin rapidement. Perdre connais-

sance, seul, dans la cave, c'était la mort assurée. Enfin, de par sa forme longue et effilée, c'est le seul accessoire qui permettait un contrôle systématique de l'intérieur des tonneaux. Le vigneron laissait pénétrer la queue du « rat » par l'orifice de remplissage du fût. En fonction du dégagement de gaz carbonique produit par le jus du raisin, la petite flamme privée d'oxygène mourait, indiquant ainsi que le vin était bien en cours de fermentation. Dans le cas contraire, si la flamme brûlait à l'intérieur du tonneau, c'est qu'il y avait de l'oxygène. La fermentation était donc terminée et il fallait alors mettre le vin dans des tonneaux neufs, les remplir à ras bord pour éviter une nouvelle oxydation qui aurait pour effet de transformer le vin en vinaigre.

D'autres moyens de contrôle furent inventés par la suite. Par exemple le bouchon de liège fermant hermétiquement les tonneaux et muni en son centre d'un petit tube recourbé immergé dans une bassine contenant de l'eau ou de l'huile. La pression engendrée par le gaz carbonique de la fermentation s'échappait du tonneau par le petit tube et finissait par ressortir sous forme de petites bulles dans le liquide de la bassine. D'autres procédés plus précis pour contrôler la fermentation du vin sont vraisemblablement à l'origine de la disparition des

différentes formes de ces rats de cave primitifs.

... à l'église...

La bougie filée montée sur une verge de bois ou de métal était également un instrument qui permettait de bouter le feu aux chandeliers de table ainsi qu'aux cierges des églises, avec deux avantages certains : d'abord la bougie filée ne coulait pas et ne laissait pas de traces de cire ; ensuite, par sa longueur et sa maniabilité, la perche permettait d'allumer les cierges placés en hauteur sans devoir les descendre ou disposer d'une échelle. Cette méthode d'allumage a été ensuite largement utilisée par les veilleurs de nuit, à qui incombait la tâche d'entretenir les candélabres publics puis, plus tard, les réverbères.

L'éclairage avec des graisses animales, végétales ou de la cire d'abeille n'est autre qu'une amélioration de la lampe à huile connue déjà depuis la plus haute Antiquité. Depuis ces temps reculés où l'homme a su produire de la lumière avec une flamme, la principale difficulté a toujours été de pouvoir rallumer les mèches éteintes. L'allumette que nous connaissons n'a en effet été inventée qu'au XIX^e siècle, vers 1830. Jusqu'à cette date, il fallait, pour obtenir du feu, battre un morceau d'acier trempé à la dureté du verre contre une pierre à feu, (...)

Manufacturiers de l'horlogerie

Douze bois gravés de Laurent Boillat (1911 - 1985)

Ou quelques étapes de la fabrication d'une montre dans les années 50 et aujourd'hui

Le savoir-faire horloger est un des fleurons de l'Arc jurassien. L'artiste Laurent Boillat a su rendre hommage à ces artisans en gravant, dans les années 1950, une série de douze bois que sa fille, Françoise Girardin-Boillat, nous a très généreusement proposés.

Il nous a paru intéressant, un demi-siècle après, de voir comment les gestes et l'outillage avaient évolué. Nous nous sommes donc rendus à l'Ecole des métiers techniques, à Porrentruy, en compagnie de Laurent Barotte, horloger et maître de pratique, et de Jacques Bélat, photographe.

L'artiste

Laurent Boillat naît à Tramelan d'une famille d'origine franc-montagnarde du côté paternel, d'origine tramelote du côté de sa mère. Il y accomplit sa scolarité et y demeure en ayant quotidiennement sous les yeux ses parents installés à l'établi familial: sa mère est régleuse et son père pratique plusieurs métiers de l'horlogerie. A 16 ans, il quitte un climat strict et structuré pour découvrir le monde de la littérature et des beaux-arts à l'Ecole normale de Porrentruy, sous l'influence notable du peintre Willy Nicolet.

Il ne s'en remettra pas: il se met à dessiner, à peindre, à modeler. Un travail trop tendre, trop délicat pour lui. Il va donc, insensiblement mais inéluctablement remplacer le crayon par la gouge et substituer le burin au pin-

ceau. Plutôt que d'ajouter couleur ou terre, il éprouve le besoin profond d'enlever de la matière, d'arracher pour découvrir: il devient graveur, puis sculpteur. « Cette occupation m'est aussi nécessaire que respirer », dira-t-il plus tard.

Il passe par une étape symboliste, en vogue dans les années trente et, fasciné par la beauté de grands textes, il illustre Flaubert, Rilke, Spitteler et grave quarante-huit bois pour célébrer ce texte immense qu'est *L'Odyssée*. Cependant, la montée des fascismes et le déferlement de la peste brune sur l'Europe l'interpellent. Il est mobilisé dès le début de la Deuxième Guerre mondiale, rencontre Coghuf en gris-vert et passe avec lui de longues heures de garde dans le poste d'observation des Sommètres. Est-ce là qu'il éprouve et mesure l'attachement qu'il porte à sa terre, aux joies, aux peines, aux travaux et aux rêves des êtres qui l'habitent? Toujours est-il que dès 1946, inlassablement, il va célébrer la beauté sobre de son pays. Il posera son chevalet dans les Franches-Montagnes, bien entendu, mais également à Bienne, à Tramelan, à Delémont, à Porrentruy. Il rappellera l'histoire douloureuse de cette terre christianisée, puis déchirée, occupée, échangée en gravant dans du bois de poirier les *Monuments de l'Ancien Evêché de Bâle*. Pour Pro Jura, il illustrera *Autour de la crémaillère, Bellelay et son fromage, La Neu-*

veville et son vignoble. Ainsi, infatigablement, à des centaines de dessins au crayon, au fusain, à la plume, au charbon, il ajoutera près de six cents gravures représentant ce qui l'intéressait, l'interpellait, le touchait: au-delà du paysage et des bâtiments, les maternités et les enfants, les paysans et les artisans au travail, les grands arbres et les chevaux des Franches-Montagnes.

Après la résistance du bois, il affrontera la pierre. Il appréciera certes le marbre de Carrare et le grès d'Alsace, homogènes et sans fêlures cachées. Cependant, pour les œuvres d'envergure: *La Grande Vague* ou *La Fontaine des Martinets* érigée à Tramelan, c'est le calcaire de Laufon, veiné, imprévisible, qu'il choisira.

L'horlogerie, il connaît ça! Sa famille d'origine en est marquée et lorsqu'il perçoit, vers la fin des années quarante, ses parents vieillissants, il dessine puis grave leurs portraits et réalise, en 1951, à Tramelan toujours, en calcaire de Laufon encore, le beau *Monument à l'Horlogerie*. L'année précédente, il a parcouru les ateliers d'horlogerie du village et de ses environs et a immortalisé douze visages, véritables portraits de gens de ce pays, associés à différentes étapes de la réalisation d'une montre, en gravant douze grands bois (27 x 27 cm). *L'Hôtâ* les réactualise donc, un demi-siècle plus tard.

Cet homme profondément attaché à sa terre, peu bavard et peu préoccupé par son image, laisse les arrivistes, les beaux-parleurs, les avides battre l'estrade. Dans notre patois, on aura dit de lui : « Ce n'est pas un djasous, c'est un faisous. »

Comme toujours chez les artistes et les créateurs restés attachés à leur terre, la reconnaissance et l'estime viennent de l'extérieur. Laurent Boillat devra attendre les années septante pour être justement récompensé. Il obtient le Prix de la Fondation Bertrand Russel pour son *Couple* en terre cuite en 1969 ainsi qu'un premier prix à l'Exposition internationale de San Remo en 1970. Son *Cheval* en noyer obtient également le premier prix de sculpture en art animalier à Lyon en 1973 et il décrochera une médaille d'or à l'Exposition internationale de Nice en 1975.

Dans le Jura, il ne se pousse ni ne se démène. A longueur de saison, il est à l'atelier, aimant ce qu'il fait, même si personne ne doit le voir. Il modèle, il grave, il encre, il imprime, il moule, il dégrossit la pierre, la peaufine et la polit. Il crée comme le cerisier fleurit et comme lève le blé. Ayant saisi l'importance vitale que représentait son attachement à sa terre natale et sa fidélité à ses ancêtres, on comprendra mieux la douleur intense qui le saisit lors de la partition de sa terre et qu'il exprimera cette unique fois par des mots :



Laurent Boillat, un homme pétri de la terre jurassienne et qui ne cessa de la célébrer : un artiste, un vrai.

« Au nom de ma mère qui vécut en la Cermiette, au-dessus de Tramelan et qui était fille de Lucien Gindrat et de Marie, née Béguelin, et qui était la deuxième d'une famille qui comptait dix-sept enfants et qui sont, eux, presque tous et leurs enfants et leurs petits-enfants, enterrés à Tramelan; en leur nom à tous, en leur souvenir, je ne me séparerai pas de ma vallée natale. »

Au nom de mon père qui naquit et vécut son enfance à La Chaux-des-Breuleux, étant originaire de ce lieu, y allant à l'école de sa mère Louise, née Delémont; au nom de mon père qui vint avec ses douze frères et sœurs travailler dans l'horlogerie à Tramelan, y apportant leur bonne humeur en échange du bon accueil qui leur était fait; au nom de ce lieu qui unissait mes parents protestants et catholiques, je ne peux penser que, sans trahir, je dresserais une frontière, là, vers les Tourbières, entre les lieux de mes origines, Tramelan et La Chaux. »

Françoise Girardin-Boillat

L'horlogerie dans le Jura

Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'horlogerie s'implante dans la vie rurale du Jura historique. Venant de Genève où elle prospère depuis longtemps, l'horlogerie gagne progressivement la ville de Neuchâtel, puis les « Montagnes » et enfin le sud de l'Ancien Evêché de Bâle : l'Erguël et La Neuveville. Cette activité s'y répand d'autant plus vite que le sol aride et le climat ingrat des Montagnes ne sont pas très propices à l'agriculture. Parallèlement, la population augmente sensiblement à partir de la fin du XVII^e siècle.

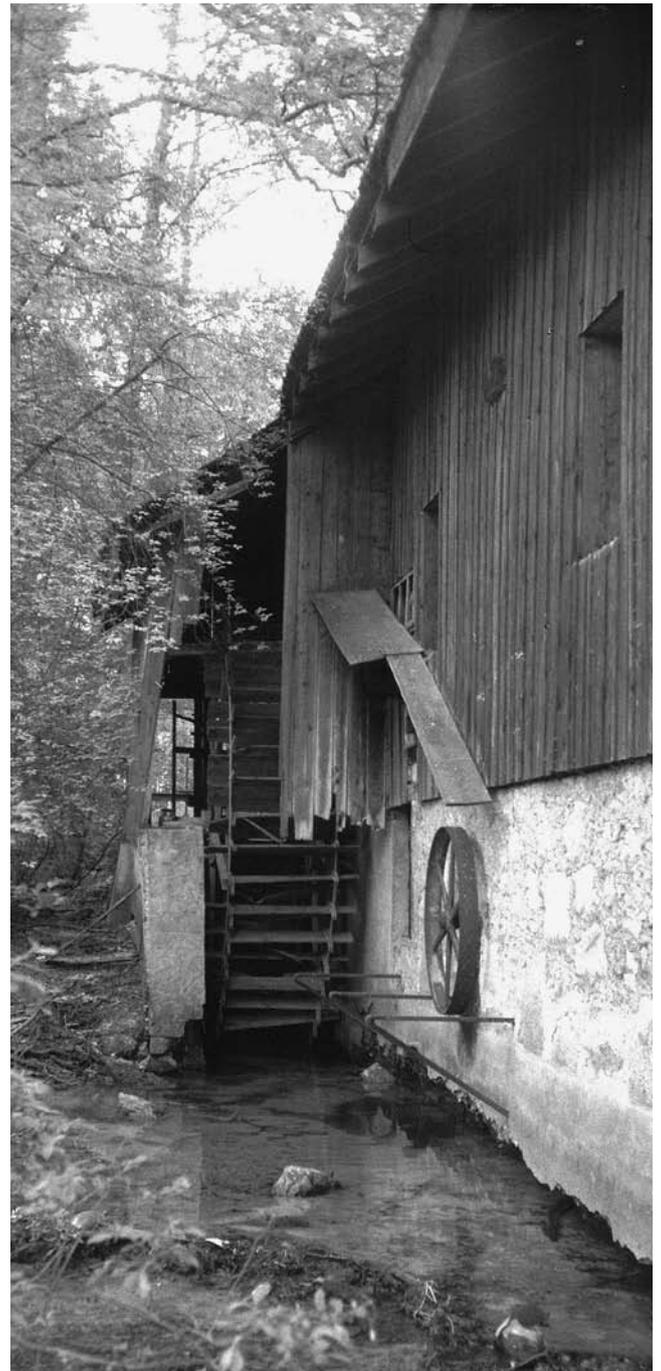
Dans tout cet Arc jurassien, la grosse horlogerie (horloges et pendules) ouvre la voie à la mécanique qui, elle-même, fait progressivement place à l'industrie de la montre. La frontière très perméable avec la Franche-Comté est, elle aussi, un facteur de développement tant sur le plan technique que commercial. (...)

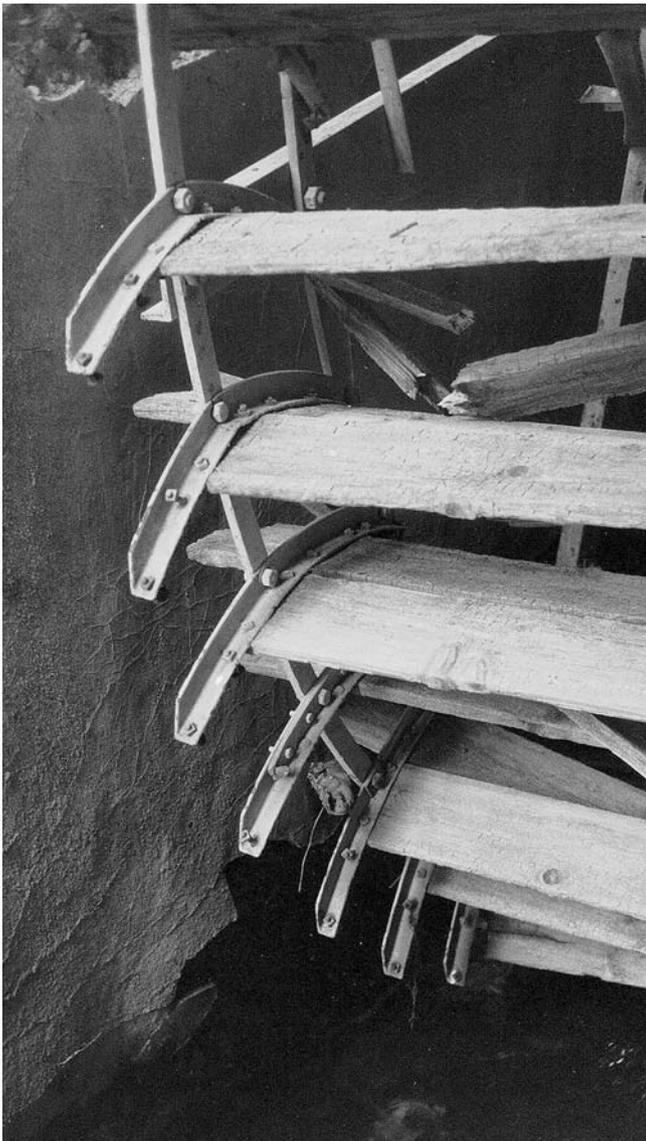
Les Bourquin et la scierie de Sonceboz-Sombeval

La scierie de Sombeval? Un modeste bâtiment rectangulaire qui ne paie pas de mine, sorte de long hangar aux parois boisées et aux tuiles neuves, construit en contrebas de la route qui mène à Saint-Imier. Derrière lui, comme un écrin, une forêt colonise la petite île qui s'est formée dans un ancien méandre de la Suze. On devine à peine un canal, aujourd'hui envahi par les hautes herbes.

*La roue à aubes, le canal d'évacuation et la façade sud de la scierie en 1985.
(Photo B. Romy)*

*«La scierie de Sombeval: un bâtiment qui ne paie pas de mine...» - Etat 2005.
(Image extraite du film «La Suze, une rivière au parfum d'énergie»)*





En haut, le train d'engrenages en parfait état de marche lorsque 2 ou 3 « marmelles » ou dents de bois auront été remplacées... - Etat 2005. (Image extraite du film « La Suze, une rivière au parfum d'énergie »)

Ci-contre, détail de la structure métallique de la roue et des aubes incurvées en bois à demi-cassées (vue d'avant). (Photo B. Romy)

En s'approchant de la bâtisse, on découvre ce qui en fait toute la richesse: une ancienne scie à cadre multiple toujours en place, prête à reprendre du service; des transmissions mécaniques quasiment intactes; le moteur, une ancienne roue à aubes de côté de cinq mètres de diamètre, qui mériterait à elle seule les efforts déployés pour la sauvegarde et la réhabilitation du site. Cette roue est devenue l'unique témoin de l'industrie hydraulique traditionnelle au Vallon.

Des Bourquin, originaires de Sombeval, ont exploité le site pendant des siècles. Leur histoire, exemplaire à plus d'un titre, souligne la pérennité de cette exploitation par les membres d'une seule famille et renseigne de plus sur la transmission des héritages et celle des professions. (...)

Ferme, débit de boisson puis lieu culturel : le Café du Soleil de Saignelégier, 1788-2008



Le Café du Soleil en 1978, avant sa reconversion en centre de culture. (Photo Janine Wigglé, Muriaux)

Nous sommes en 2008 et le bâtiment du Café du Soleil à Saignelégier pointe toujours vers le ciel son toit à deux pans de ferme franc-montagnarde. Mais il y a bien longtemps que le bétail et l'odeur du foin ont déserté les murs intérieurs de la bâtisse,

ce qui ne l'empêche pas de trôner bien ancrée dans le terroir, à deux pas de la halle aux chevaux, du champ de foire et des pâturages communaux. Sur le linteau d'une porte d'entrée est gravée une date, 1788, dont les chiffres enserrent des initiales (IBA)* qui

sont sans nul doute celles du nom de ceux qui ont fait construire le bâtiment. Impossible de savoir qui ils étaient. Il n'y a à notre connaissance pas d'archives pour nous renseigner. Ainsi donc, le bâtiment aurait été construit 220 ans auparavant, à la



Sur le linteau de la porte d'entrée, au milieu de la façade, l'inscription 1788. Enserées par les chiffres, les initiales (IBA) des propriétaires-constructeurs. (Photo Janine Wiggl, Muriaux. Etat 1978.)

veille de la Révolution française. Difficile de ne pas faire, avec le mot «révolution», un petit rapprochement malicieux quand on sait que de son premier état – rural et «bistrotier» – le bâtiment passa en effet dès 1980 à celui, très particulier, de lieu culturel, par l'entremise de la nouvelle propriétaire, une société anonyme créée par une bande de six septante-huitards assoiffés d'autogestion, d'arts, de cultures, d'idéaux libertaires propres à faire frémir une société bien rangée. Sous le grand toit, la ruche humaine n'était dès lors plus traditionnelle et opérait une révolution culturelle à laquelle un tam-tam médiatique allait conférer une renommée légendaire bien au-delà des frontières jurassiennes.



Carte postale datant de 1926 et appartenant à Monsieur Jacques Aubry, de Saignelégier. C'est probablement la famille du tenancier Ali Beuret que l'on voit posant devant le Café du Soleil. L'enseigne peinte sur le mur a été conservée, identique au graphisme ancien. Il y a toujours des marronniers, mais pas le même nombre qu'aujourd'hui.

Les histoires de Frisé

Mais remontons un petit peu le temps pour écouter les histoires de Maurice Jobin, alias Frisé, qui regrette bien, dit-il, que son père ne soit plus de ce monde pour narrer nombre d'anecdotes qui ont trait au Café du Soleil. Frisé se souvient de quelques-unes, il nous les rapporte avec plaisir,

on peut les situer vers 1900. Ainsi, même si on n'a rien sur le XVIII^e siècle, on aura au moins quelques échos à partir du début du XX^e. De père à fils, la mémoire orale est un relais au langage fleuri. «La maison a été construite par deux familles, ça se faisait beaucoup à l'époque, c'est pourquoi on voit encore qu'il y avait deux portes, pour deux cuisines.» (...)



Construire un orgue de ses mains

Il y a des mécaniciens mélomanes. Un fabricant de moules en acier s'improvisant, entre autres, ébéniste, c'est déjà plus rare, surtout s'il construit seul son orgue privé. Nous connaissons ce facteur d'orgue, bâtisseur de l'instrument roi, qui a su recourir à des techniques et à des matériaux récents et ce dans le respect du son de l'orgue ancien. Imagine-t-on la somme des savoirs et du savoir-faire à intégrer dans l'ouvrage? Jauge-t-on le temps qu'il faut? Se construire seul son orgue: n'est-ce pas là une folle entreprise, à la fois démesurée et géniale? Le paradoxe n'est qu'apparent, pour la bonne raison que dans l'œuvre d'une vie, le temps ne compte pas. Car la passion qui habite l'artisan l'incite à mettre son art au service de la beauté, avec toute la rigueur de l'homme de métier, avec une patience et une humilité infinies.

Qu'est-ce qu'un orgue?

Mais ne convient-il pas d'abord de décrire l'instrument, afin que le lecteur en saisisse mieux la nomenclature spécifique? Que les initiés nous le pardonnent!

«...L'orgue est le plus grand et le plus puissant des instruments de musique, et aussi le plus complet sous le rapport de l'étendue du diapason, qui embrasse 8½ octaves. Il forme à

lui seul tout un orchestre par la variété des instruments dont il peut imiter le son. Il est composé

1. de tuyaux de grandeurs différentes, les uns à embouchure en bec de flûte, les autres à anche, disposés verticalement dans des trous pratiqués dans des caisses de bois appelées sommiers, et destinés à contenir l'air qui doit être chassé de là dans les tuyaux. A chaque rangée de tuyaux correspond une règle de bois, percée de trous, et que l'on nomme registre parce qu'elle sert à régler le vent des souffleries en établissant la communication* ;

2. de soufflets, dont le nombre et la grandeur dépendent du nombre et de la grandeur des tuyaux. On attribue l'invention de l'orgue à Ctésibius d'Alexandrie (III^e siècle avant J.-C.), qui construisit un instrument dans lequel la pression de l'air dans les tuyaux avait lieu à l'aide de l'eau. L'orgue à soufflets, tel que nous le connaissons de nos jours, n'a été en usage qu'au V^e siècle de l'ère chrétienne. ... » (1)

En guise de mise en bouche, comment résister à l'assertion suivante? «Les historiens rapportent qu'une femme mourut de plaisir en entendant les orgues que l'empereur

Constantin Copronyme avait envoyées à Pépin, le père de Charlemagne.»²

Une passion d'enfance

Pour mieux comprendre la genèse du grand projet d'Henri Petignat-Bey, remontons au temps de sa petite enfance, lorsqu'à la fête du village de Miécourt débarquaient les forains, avec leur carrousel de chevaux de bois. Le gamin de trois ans y était déjà fasciné, autant par la beauté des orgues de fête foraine que par la qualité de leur son. Le propriétaire de ces manèges «enchanteurs» était un certain Wisenbach, d'Yverdon, qui prodiguait à ses instruments et à ses manèges un soin jaloux.

A la fin des années 40, dans l'église du village, la puissance des pleins jeux de l'orgue impressionnent le jeune enfant – les cérémonies du culte (offices, vêpres, complies, etc.) étaient alors beaucoup plus fréquentes qu'aujourd'hui. La radio le familiarise par la suite avec les grands compositeurs, notamment Buxtehude. L'adolescent s'éprend de musique baroque, se rend à des concerts et en prend plein les trompes d'Eustache. Il s'initie aux rudiments de l'instrument, suit des leçons chez Evariste Lachat, et devient pendant trois ans titulaire de l'orgue de Miécourt.

Le concert de Marie-Claire Alain sur l'instrument de Masevaux, en Alsace, quelques semaines avant son incendie en 1966, va marquer l'homme à jamais. C'est alors qu'il décide de percer les secrets les plus intimes de l'instrument roi, de l'étudier de fond en comble. La conviction se forge peu à peu en lui qu'il peut réaliser seul et de ses propres mains son instrument fétiche. L'idée lui trottait dans la tête déjà dès l'adolescence, où il s'était laissé tenter à faire quelques tuyaux en bois.

Toutefois, dans sa décision de se lancer dans l'aventure, n'éluons pas le catalyseur. Quand on n'est pas titulaire, que la pratique de l'orgue d'église est compliquée! Vous exercez-vous depuis quelques minutes à peine que déjà les ayants droit officiels montrent le bout de leur nez et, invoquant l'urgence, vous interrompent... Dieu sait pourquoi! Or, disposer de son propre instrument, c'est d'abord y avoir libre accès.

Sans technique, point de salut!

Mais revenons à l'âge où s'opèrent les choix professionnels, ce carrefour de la vie où il faut bien songer à gagner son pain et... (...)

* ou plutôt, selon Henri Petignat, « à ouvrir le vent des souffleries en établissant la communication ».

Un mur en attente

Les bâtiments Rippstein à Delémont



Ill. 1 : Façade aveugle en appareil irrégulier. (Photo Jacques Bélat)

A deux pas de la gare de Delémont, le vide d'un parking à ciel ouvert. Alentour, un garage, un immeuble locatif, une parcelle plantée de végétation et, à l'ouest de ce terrain vague en pleine ville, une intrigante façade aveugle en moellons irréguliers, sur laquelle trois bandes de tôle dessinent encore la silhouette de la construction plus petite qui y était jadis accolée (ill. 1). C'est comme si le

bâtiment, qui semble avoir été découpé à la scie, était suspendu, ainsi que tout ce site en friche, dans une attente indéfinie. Aussi, quelle surprise de découvrir, en longeant la rue, que ce mur d'aspect plutôt pittoresque appartient, en fait, à un imposant édifice de composition classique, formant de toute évidence un ensemble avec la villa attenante (ill. 2).

Belle Voie, 1895

C'est le 22 mars 1893 que fut approuvée la demande de permis publiée le 6 du même mois par MM. François & Jules Rippstein, négociants à Delémont, en vue de construire « 1° un entrepôt pour marchandises ainsi que pour y loger environ 2000 l d'alcool, de 20 m de long, sur 19 m de larg. et 15 m de hauteur; 2° une dé-



Ill. 2 : Vue de la villa et de l'entrepôt depuis la rue. (Photo Jacques Bélat)

pendance devant servir d'hab., gr. [grange] et écurie, de 15 m de long sur 11 m de profondeur et 9 m de hauteur sur sect. D n° 355, lieu dit Belle Voie (gare)»¹.

Le 26 août 1894 fut délivré aux mêmes frères Rippstein le permis qu'ils avaient sollicité le 4 du même mois pour ériger «une maison d'habitation près de la gare sur sect. D n° 355»², soit juste à côté de l'entrepôt.

D'après le peu d'informations dont on dispose, les deux bâtiments furent

terminés en 1895³, vingt ans exactement après l'achèvement de la gare et l'ouverture de la ligne ferroviaire Delémont-Bâle. À l'époque, le quartier était en plein processus d'urbanisation : comme on le voit sur le plan de mutation reproduit ici (ill. 3), l'îlot compris entre la place de la Gare et l'actuelle route de Moutier – qu'on appelait alors la route de Delémont à Berne⁴ – n'était encore bâti que sur son front sud, tandis que les terrains compris entre la route et la Sorne n'étaient occupés, avant la réalisation

des bâtiments Rippstein, que par deux édifices et leurs annexes : l'Hôtel de la Gare-Terminus avec pavillon (n° 353 et 351, à l'ouest) et la ferme de l'aubergiste Georges Lachat (n° 356, à l'est), en contiguïté de laquelle fut érigé l'entrepôt.

En cette période d'intense développement urbain, les principales voies d'accès à la localité et l'avenue de la Gare – véritable épine dorsale de la ville basse – offraient des emplacements privilégiés pour des édifices d'un certain prestige, (...)

La collection Chappuis-Fähndrich de Develier

Un musée tout sauf statique



Souvenirs, souvenirs. L'épicerie des années 30

Ils sont venus de Bali, de l'Alabama, d'Ukraine ou d'Afrique du Sud, l'ont visité et ont dit leur enthousiasme dans le livre d'or. Pourtant de nombreux Jurassiens ne le connaissent pas encore. A Develier, le Musée Chappuis-Fähndrich rassemble, sur cinq étages d'une vieille grange, des milliers d'objets, tous témoins de la vie quotidienne jurassienne entre le

XVII^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Il est le fruit de plus de cinquante ans de recherche et de travail, menés non seulement avec passion, mais aussi avec compétence. L'exposition, ouverte au public depuis seize ans, s'est enrichie récemment de nouveaux secteurs thématiques. L'épicerie de 1930, l'atelier du charron, l'échoppe du cordonnier-sabotier, l'exposition

consacrée au café, la classe d'école, la droguerie, l'horloger rhabilleur ou le magasin de jouets entre autres, invitent à s'attarder, tant ils exercent un attrait magique sur le visiteur. Les objets, patinés par des générations de mains laborieuses, s'offrent au regard en prise directe. Et c'est bien là le secret de ce musée extraordinairement vivant.

La famille Chappuis partage une même passion, celle des objets. Lorsque Marc Chappuis commence ce qui deviendra la collection la plus complète traitant de la vie quotidienne dans la région jurassienne, il y avait du choix. Tous ces objets laissés pour compte à la ferraille, à la décharge ou chez quelque antiquaire, auraient été perdus à jamais si un œil avisé ne s'était posé sur eux. Bol ou ouratte de la poterie de Bonfol dévolus au rôle d'écuelle du chat ou de boîte à boulons, meubles tirés juste à temps du brasier de la décharge, soupière rescapée du seau à ordures, ces objets cacochymes, comme tous les autres, ont été nettoyés, remis en état, traités contre les parasites, inventoriés, présentés ou mis en réserve.

Fils de paysan, Marc Chappuis commence tout gosse à ramasser des objets qui l'intriguent, à s'intéresser à eux. Son rêve est alors de devenir archéologue, ou chirurgien, pour sauver, réparer, rafistoler. Mais au sortir de la guerre, l'argent manque et le temps presse. De mécanicien il deviendra monteur chez Von Roll. Ses voyages l'amènent à voir d'autres cultures et manières de travailler. Entré aux chemins de fer en tant que conducteur de locomotives, il passera successivement des machines à vapeur aux premières locomotives assistées par ordinateur de bord, tout en continuant à récupérer, réparer, étu-

dier, comprendre. Certains le qualifient de fou, à explorer les décharges ou les rebuts, d'autres sourient ou persiflent. Le jeune Marc n'en a cure, il plonge dans ses livres d'histoire pour comprendre l'objet qu'il vient de découvrir, pour le situer dans son époque et dans sa géographie. Au travers de ses questionnements émerge peu à peu celui de sa propre identité. Marc Chappuis se souvient du moment précis où il prend conscience de l'importance de l'appartenance. Avec six ou sept camarades, il a la chance d'être choisi pour participer au camp de ski Juskila regroupant des jeunes de toute la Suisse. À leur arrivée, les adolescents sont rassemblés sous leurs drapeaux respectifs. Les jeunes Jurassiens restent en rade, apatrides, leur pays n'a pas de drapeau. Impossible de les mettre avec les Bernois, ils ne se comprennent pas, et les autres Romands ne les veulent pas « parce que ça ne va pas ». Un des jeunes saisit le drapeau censé les représenter et dessine une crosse sur l'ours. Le musée, comme ses propriétaires, s'inscrit dans cette recherche d'identité qui a provoqué la prise de conscience du peuple jurassien en tant qu'entité.

En 1957, Marc et Alice se marient. C'est une période que Marc Chappuis considère comme charnière, car elle coïncide avec l'avènement de profonds bouleversements. De nombreux mé-

tiers liés à l'artisanat commencent à disparaître, des pans entiers de l'histoire régionale sont ainsi victimes d'accélération des changements, alors que jusque vers 1950, l'évolution était relativement lente. Les Chappuis en sont plus conscients que d'autres : ils récupèrent tout alors que la mode est de jeter. C'est bien plus tard, alors que la collection prend de l'ampleur, que l'idée d'un musée va s'imposer. Encouragée par différentes personnes et associations culturelles, la famille Chappuis ouvre la grange au public dès 1992.

Au printemps 1996, le « Musée de la vie quotidienne », parrainé par la section delémontaine de la Société jurassienne d'Emulation, est inauguré. Environ 10 000 objets fabriqués ou utilisés dans le Jura historique sont mis en scène. Les propriétaires ont le souci de ne pas entrer en concurrence avec d'autres collections ou d'autres musées. Les produits des industries jurassiennes telles celle du bois, la poterie, le verre ainsi que le fer avec la fonderie, la serrurerie, la coutellerie, sont mis en évidence. Une exposition thématique consacrée au café est actuellement en cours d'aménagement. Les réserves du musée permettraient de présenter des expositions et activités spéciales très intéressantes et diversifiées. Le budget du musée ne le permet tout simplement pas. (...)

Cette nuit-là

Conte de Noël



Cette histoire-là, mon garçon, on t'en a déjà parlé, mais on ne t'a pas tout dit, forcément. Parce qu'il n'y a que deux hommes sur terre qui ont su le fond des choses. Deux hommes moi qui te parle, moi, ton grand-père, et le curé Chapatte qui m'a dit le secret. Une histoire si peu croyable que mon Chapatte, quand il me l'a confiée, il m'a fait promettre de ne pas bavarder: que ça lui porterait tort, qu'on le croirait un peu demeuré. Pourtant, il avait bien sa tête sur les épaules, je t'assure. Moi aussi, j'espère. Seulement, ce que nous avons vu, cette nuit-là,

comme ça n'avait pas le sens commun et comme il n'y a pas eu d'autres témoins que nous deux, c'est pour ça qu'il m'a dit de me taire, qu'il me l'a commandé même. Et j'ai tenu mon bec, comme promis. Je peux bien désobéir à Chapatte, à présent; il est mort, et c'est si ancien! Et, c'est une bonne chose, après tout, que tu la saches comme elle a été pour de bon cette histoire, l'authentique histoire du Français.

Remets une bûche, et viens te rasseoir.

Alors donc, tu connais en gros ce qui s'est passé. Tu es allé voir la cabane, comme tous les gosses de chez nous. Il n'y a plus grand'chose, depuis le temps; des morceaux de murs, sous les ronces. Le coin était maudit avant même que l'homme s'y installât. Rapport aux mauvais trous dans l'herbage, les emposieux, tu te rappelles? T'as beau être de la ville maintenant, tu te souviens certainement du nom. On prétend qu'il n'y en a que de nos côtés, de ces pièges-là, des sales creux traîtres qui n'ont pas mauvaise mine, de petits entonnoirs dans les prés comme si la terre se suçait la joue; mais le fond ne tient pas. Ma mère – ce qui fait ton arrière-grand'mère, si tu sais compter – elle y a perdu une de ses vaches, qui a coulé dans ce petit peu d'eau, au fond du trou; une eau qui paraissait n'avoir pas ça d'épaisseur! Autant dire une flaque. La vache s'est enfoncée en moins de cinq minutes, comme si quelqu'un, par en dessous, lui tirait les pattes. Si on avait eu des cordes! S'il y avait eu là des hommes! Ma mère, encore gamine, était toute seule sur le pâturage et elle n'aurait pas dû laisser ses vaches vaguer par là. La bête a coulé comme un bateau dans la mer. Plus que son dos, plus que sa grosse tête qui levait le nez en pleurant, plus que ses cornes, plus rien du tout. La flaque est redevenue tranquille. Et la pauvre fille regardait ça, qui avait l'air d'une diablerie. Un jour de grand beau temps, en avril. Tout était pareil, sur les prés, la vache en moins, qui était là-dessous et qui devait continuer à descendre Dieu sait où dans la terre. Allons bon, tu vois, je perds le fil. Je cause à côté, comme les vieux. S'agit pas d'emposieux, s'agit du Français.

Le Français (il n'avait pas d'autre nom; en tout cas, on ne l'appelait pas autrement dans la région; probable que c'était exact qu'il venait de l'autre côté du Doubs), le Français, c'était une espèce de sanglier. Un bonhomme affreux à voir. Je sais pas ce qu'il avait eu comme accident. Sa figure était une horreur. Le nez mangé; des os qui manquaient sur la gauche; un œil descendu bien plus bas que

l'autre. Epouvantable. On disait – les gens disent tant de choses! – on disait que c'était un attentat qu'il avait commis et qui avait raté; une bombe qui lui avait éclaté au visage; et que c'était un anarchiste (on ne parlait que de ça, dans le moment) et qu'il était chez nous pour échapper au bagne. Y avait une autre explication que des renseignements débitaient. Et ils juraient que c'était la bonne, qu'ils avaient appris ça de connaissances bien placées et dignes de foi, en France: que ce chrétien-là était une ordure, un athée; qu'il avait ouvert autrefois, quelque part en Bourgogne, un bistro pas propre, appelant ça par sacrilège l'«Auberge du Tonnerre de Dieu»; et qu'un jour le Bon Dieu l'avait pris au mot. Le tonnerre de Dieu en personne était tombé sur sa gargote. La foudre. Et c'était ça qui lui aurait fait cette gueule atroce et punie.

Sais pas. Et puis, ça le regardait, son passé, et pas nous. Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Mais je n'aimais pas le rencontrer. Ça n'arrivait guère, du reste. Il ne rôdait pas beaucoup, le jour du moins, hors de sa baraque, la masure sans fenêtres, la tanière de la Seigneaux-Femmes. Il ne parlait jamais à personne. Il vivait je me demande de quoi. Derrière sa bicoque, y avait bien un carré, pas grand, où il essayait de faire pousser des patates, des raves, quelques poireaux. La terre n'est bonne qu'aux pâturages, par là-haut, et son lopin était minable. Braconnait aussi, comme de juste, en toute saison; prenait des passereaux à la glu, des lapins maigres aux collets; mangeait des corbeaux, paraît-il; ça ne vaut rien et ça porte malheur.

On le soupçonnait de jeter des sorts. Ces histoires-là, c'est jamais clair, et je ne dis ni oui ni non. Le curé Chapatte, lui non plus, ne se prononçait pas. Le décès du fils Jeandupeux avait fait beaucoup causer. Ça s'était produit la semaine d'après que le Jeandupeux, un colosse, avait cogné sur le Français parce qu'il l'avait trouvé (...)